

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 67 (1928)  
**Heft:** 20

**Artikel:** Chagrin motivé  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-221827>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

## ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



N'E PAS DEFENDU

**L**AI a dâi crouüe leingue que preteindant que la Suisse l'e on payi bin biô, bin biô, que l'a la Libertâ-Patrie, avoué onna défeinse à ti le cårô dâi tserrâire. L'e su qu'en a bin de cllia pancarte que s'e diant :

Défeinse de fêre cosse et cein,  
ao bin vo sarâ gadzî.

L'e oncora rein de payî cin ào six franc, mâl p'râo eimbâoseint de portâ s'e tsasse vè lo dzûdzô ào bin mîmameint lo syndique. Tant que lâi arâi dâi défeinse, lâi arâi dâi gâpion po gadzî et dâo coo po s'e fêre gadzî. L'e dinse la vya.

Sé p'râo que lâi a dâi fin que diant que n'e pas défeindu de fêre cein ào cosse, mâ que l'e défeindu de s'e laiss' preindre. Se vo volâi m'accutâ, vo vu racontâ duve z'affére que dâi dzein desant dinse, duve tsaravôute..., on hommo et ... onna fenna.

Vu coumeincî pè la fenna et finî pè l'hommo. Vo z'allâ mè dere que lo bon Dieu l'a fê lo contréro : l'a fabreqâ Adam, et pu aprî Eve. Lo bon Dieu l'avâi p'râo su s'e raison, et du que volâive fêre onna galéza pernetta, l'a asseyî de fêre l'hommo po avâi on brouillon. Aprî cein n'a pe rein zu qu'a recopii, ein douteint à dâi pliée, ein metteint dâi bocon à dâi z'autro, grattent et ratacouneint, copâ on bocon mé lo fi de la leinga, et dinse et dinse. L'a dan bin fé de coumeincî pè l'hommo et mè pè la fenna, po cein que su pas lo bon Dieu.

Cllia fenna, l'avâi à nom l'Agace, et n'avâi pas adf' fê cein que l'e permet. L'avâi onna felhie, la Sophie que l'étai à maître pè Lozena. La dama l'étai on bocon crebbietta, mâ lo monsu l'étai on boun'hommo, rein fyè avoué s'e domestiquo : al-lâve droumi assebin avoué la Sophie qu'avoué sa fenna ! Cein l'e défeindu tot parâi ! Ma fâi, on coup, la dama s'e mousâite d'oquie et... l'a fotu la Sophie fro.

Stasse l'e rezuva à l'ottô, contâ l'affére à sa mère.

L'Agace l'a pas pî trâo bramâïe, mâ tot parâi l'a pas eimparâie et lâi a de dinse :

T'â onna grôcha bedouma : t'a pas su fêre p'râo ein catson.

\* \* \*

Vaitc clliaque à l'hommo.

Bêtòr allâve on coup à la pète dein on riô que l'étai défeindu de preindre dâi pesson. Justameint lâi avâi onna grôcha pancarte vè lo boù que s'e désai :

Défense de pécher à la ligne en cet endroit. Amende 6 francs.

Sé pas se mon Bêtòr savâi lière ào bin quie, mâ adf' è-te que l'arreve ào riô et coumeince à pétsi. Tot d'on coup, arrive on gendarme que lâi fâ dinse :

— Vo séde pas que l'e défeindu de pétsi ice ?

— Mâ, ne pétsi pas, monsu lo gendarme.

— Na, vo ne pétside pas, pâo-t'i're ! Adan qu'e te que vo tenâ à la man ?

— L'e onna bercllire.  
— Que lâi a-te ào bet de cllia bercllire ?  
— Onna feçalle.  
— Et ào bet de la feçalla ?  
— On bocon de fiertsâu, quemet on crotset, tot corbo.  
— Et su clli crotset ?  
— Lâi a on petit vè.  
— Et vo z'âi lo front de dere que vo ne pëtsi pas ?  
— Na !  
— Et que fêde-vo ?  
— L'appreigno à nadzâ à clli vè.  
Qu'arâi-vo repondou ?

Marc à Louis.

Chagrin motivé. — Une brave femme venait de perdre son mari. Après l'enterrement, dans la soirée, des voisines rendirent visite à la veuve.

— Vous vous consolerez, dit l'une.  
— C'est bien triste, tout de même, dit une seconde.  
— La maison doit vous sembler déserte, ajouta une troisième.

— Oh ! mes amies, sanglota la veuve, je suis bien malheureuse. Il me semble être seule au monde, car, enfin, le pauvre homme, depuis notre mariage, c'est la première fois qu'il découche.

## MADEMOISELLE EUGÉNIE

**B**LLE vit seule dans un petit appartement auquel on accède par un escalier bois. Elle possède deux chambres, une cuisine et une quatrième pièce étroite et mansardée, sorte de « réduit » où elle empile les brochures pieuses. Un petit galetas lui sert de garde-meubles. C'est là, dans cette soupente trop exigüe qu'elle entasse, pèle-mêle, de vieux livres et des souvenirs de famille que des scrupules l'empêchent de détruire.

Ses chambres sont meublées avec goût ; la table ronde est au centre de la pièce, le fauteuil de repas rouge dans un angle près de la fenêtre et la commode, surchargée de photographies et de bibelots, se dresse en face du poêle de faïence. Aux parois sont accrochés de nombreux petits tableaux à versets bibliques en lettres d'argent.

Au temps de son opulence — c'est-à-dire à l'époque où elle était gouvernante dans de riches familles étrangères — Mademoiselle Eugénie portait des robes de soie, des chapeaux à plumes et des bijoux éclatants. Mais, depuis qu'elle est rentrée au village pour y achever paisiblement une vie qui fut parfois agitée, on la voit se vêtir d'une simple robe de laine brune et d'un châle de tricot noir.

Son retour au pays a été le point de départ d'une nouvelle existence. Finie la vie vagabonde et aventureuse à l'étranger ; finis les séjours prolongés dans les stations balnéaires où les journées s'écoulent monotones entre la promenade et le bridge ; finies les croisières sur la Mer du Nord ou la Baltique ; fini, bien fini ce temps d'insouciance et d'abandon que Mademoiselle Eugénie évoque quelquefois avec une nuance de dédain auquel il se mêle un imperceptible regret.

Elle dit volontiers : « Au temps où je vivais dans le monde ». Ou bien : « C'était à l'époque de ma vie mondaine ». Dans sa bouche, ces deux mots « le monde » prennent un accent indéfinissable et font penser à quelque chose de monstrueux, quelque chose de pareil à la bête de l'Apocalypse. Aussi les notions élémentaires de tact

et de politesse vous obligent-elles à éviter ce sujet, dans vos conversations avec Mademoiselle Eugénie. Comme elle nous l'a fait comprendre maintefois, pour elle « le monde » est mort. Sa vie véritable a commencé avec son retour au village.

\* \* \*

Ses idées et ses affaires sont en ordre. Elle a réglé sa vie comme un mécanisme d'horlogerie. Elle se lève et se couche à des heures régulières, prend ses repas aux coups de midi et de six heures, touche ses petites rentes chez le notaire du chef-lieu de district et passe son temps à coudre, à repriser des bas, à assister à des réunions et à distribuer des traités religieux.

Elle va partout répétant : « Le monde va mal, il n'y a plus de foi, la jeunesse se perd ! » Ses principes sont basés sur une orthodoxie absolue qu'elle défend de son mieux contre les adeptes de la nouvelle théologie ou ceux, combien plus dangereux, du rationalisme. Elle n'admet pas qu'on mette en doute l'inspiration littérale des livres sacrés.

A l'instar d'autres demoiselles de son âge qui, revenues de l'étranger, grignotent doucement leur petit capital, elle aurait pu se créer un groupe d'amies à qui l'on sert le thé à quatre heures de l'après-midi. En croquant un bracelet ou en dégustant un vacherin à la crème, ces demoiselles ont l'habitude de discuter les événements du jour, de passer en revue les menus faits du village et de porter des jugements, parfois témoignages, sur leur prochain. Cela, Mademoiselle Eugénie ne l'a pas voulu.

Elle aurait pu donner des conseils à ses voisines en se basant sur son autorité d'ancienne gouvernante à l'étranger. Elle aurait pu diriger les œuvres paroissiales, devenir le bras droit du pasteur, morigéner la jeunesse et tancer vertement les gamins mal élevés qui se promènent dans les rues à partir de sept heures du soir. Elle aurait pu faire bien des choses.

Malgré de nombreuses sollicitations, elle s'est tenue à l'écart. Est-ce timidité ? absence d'ambition ? A-t-elle craint d'aliéner une partie de sa liberté ? Nul ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que Mademoiselle Eugénie s'est sentie appelée à une mission qu'elle remplit au plus près de sa conscience. Ce n'est plus une mission, c'est un véritable apostolat.

Cela a commencé peu après son retour au village. Ce ne furent d'abord que quelques brochures qu'elle distribua autour d'elle. Puis elle pénétra dans les fermes du voisinage. Elle apprit bientôt que le meilleur moment de trouver les villageois chez eux, c'est d'aller leur rendre visite, le soir, quand ils prennent place autour de la table de famille. Au début, ce fut une surprise, puis on s'habitua. Elle entraît sans bruit, s'asseyait sur un tabouret, racontait des histoires d'édification, c'était la vie exemplaire de certains grands hommes anglais ou américains puis tirait de sa sacoche quelques petits traités dont elle recommandait la lecture.

Peu à peu, on s'est habitué à cette visiteuse inattendue et l'on s'étonne même lorsqu'on ne la pas vue de longtemps. On dit : « Tiens, tiens, voilà bientôt trois semaines que Mademoiselles Eugénie n'est pas revenue. Serait-elle malade ? » On cite ses menus propos, on tourne en ridicule ses travers — oh ! sans méchanceté — et l'on